

Phénoménologie d'un double exil

Marie-Jeanne Segers

« Ainsi, la perte qu'il subit en cheminant d'un signifiant à l'autre ne lui est plus familière, il ne s'y retrouve plus en tant que sujet. Il ne s'y retrouve plus, en tant que son *Moi* (spéculaire) a construit sur cette perte une identification qui lui tenait lieu d'identité. »

Pierre DANHAIVE
Le Bulletin freudien n°49

Le texte qui suit tresse quelques fils autour de la question de l'exil. Qu'est-ce que l'exil ? Que nous enseigne-t-il sur la fécondité du signifiant ? L'enseignement de Lacan, des extraits de la littérature, de la littérature *comme clinique*, et la pratique psychanalytique de la cure viennent éclairer une certaine errance subjective d'aujourd'hui, devenue *errance sans sujet*. J'aborde ces questions avec l'audace qui consiste à ne pas parler de manière théorique d'emblée. Je me suis expliquée ailleurs sur les impasses d'un épuisement signifiant de la théorie qui se répète elle-même indéfiniment, d'où l'usage du terme « phénoménologie » pour un retour au menu de l'expérience quotidienne post-moderne.

De peur de subir l'excommunication avant d'être lue (faute donc de jargon), je m'empresse d'avancer que le développement théorique existe. Il paraîtra dans un texte ultérieur. L'hypothèse sera la suivante : les outils que nous ont donnés Freud et Lacan, lorsqu'ils sont appliqués à la question d'une approche interlinguistique et culturelle nous montrent l'impossibilité de faire fonctionner un *graphe du désir* bilingue ou de constituer une métaphore dans une langue inconnue. Cela demande à être développé, mais il n'en demeure pas moins

qu'avec les mots d'une langue étrangère, il est possible de produire de nouveaux signes, mais pas nécessairement des *métaphores*. La fonction du *phallus* ne peut advenir que s'il existe quelque chose qui puisse être le *signe de l'absence*, ce qui équivaut à la position du signifiant dans sa plus large portée symbolique.

Le développement qui suit précède une démonstration « métapsychologique »; il illustre les difficultés de la pratique clinique « post-moderne » qui nous convoque plus souvent que par le passé à entendre l'étranger et pas seulement à écouter l'étrange. « Apocalypse », affirmait J. Guillebaut en sa conférence d'octobre 2006 à Bruxelles¹ intitulée « L'irréductible humanité de l'homme ». Il ajoutait plutôt sympa : « Il ne faut pas dramatiser !... Il faut faire le point de la situation avec réalisme ». *L'Apocalypse* ponctue l'histoire de l'humanité. C'est comme si par vagues historiques successives, s'engouffrait une prise de conscience de sa précarité par l'homme. La particularité de notre temps réside dans une triple révolution disait-il : une révolution *génétique*, une *mondialisation* de l'économie qui nous échappe complètement, et une migration généralisée vers un sixième continent : le *cyberespace*. Le voyage se fait devant l'écran, sans déplacement. Qui est étranger aujourd'hui ? L'immigré, l'exilé ou l'étranger à soi-même, soit chacun de nous, dans la mesure où une quatrième révolution réside dans cette révolution intérieure et de structure qui exile le sujet humain de lui-même, créant ainsi un double exil pour le sujet de l'errance moderne.

La suprématie des fonctions du langage et de la parole chez le sujet parlant sont hors de cause, au sens où le langage a force de loi qu'il s'agisse de l'axe paradigmatique (des métaphores) ou syntagmatique (des métonymies). C'est pour cette raison que les particularités de sa transmission sont essentielles et que l'exil est sensible à ce qui peut faire faille dans la transmission, généralisant l'étrangeté là où l'étranger, comme chacun de nous, engage une reconnaissance de sujet dans la parole.

Je représente ici l'exil par des extraits de la littérature sur l'exotisme avec Victor Segalen puis Jorge-Luis Borgès commenté par Michel Foucault. Ces extraits sont précédés par les vignettes cliniques issues d'un travail réalisé sur les questions de la clinique avec les exilés. L'exil est pour l'essentiel un phénomène de langage : c'est *de* sa propre langue que l'on est exilé à moins que l'on soit exilé *dans* sa langue. Il arrive parfois que l'on n'aie même plus de langue propre. On aura compris que cette affaire d'exil de langage ne coïncide pas avec le déplacement géographique. J. Kristeva² décrit ainsi l'étranger dont l'indifférence est la carapace : « Insensible, distant, il semble, dans son fond, hors d'atteinte des attaques et des rejets (...) l'exilé est étranger à sa mère (...) du haut de cette

1. Conférence inaugurale de l'École des Sciences philosophiques et religieuses, Facultés universitaires Saint-Louis, octobre 2006.

2. J. Kristeva, *Etrangers à nous-mêmes*, Gallimard, 1988.

autonomie qu'il est le seul à avoir choisie quand les autres restent prudemment "entre eux", il confronte paradoxalement tout le monde à une a-symbolie qui refuse la civilité et ramène à une violence mise à nu... ». Ailleurs elle décrit l'étrangeté de l'exil : « Porter en soi comme un caveau secret, ou comme un enfant handicapé – chéri et inutile – ce langage d'autrefois qui se fane sans jamais vous quitter ». Origine perdue, enracinement impossible, angoisse matricide. C'est au moment du départ vers l'exil que le désir du sujet s'est « dé-graphé »³. La référence au *graphe du désir* désigne ici cette *génération* du sujet qui s'actualise dans différents moments logiques, métaphorisés par un célèbre schéma constitué d'étages successifs et formalisés par Lacan dans le Séminaire *Le désir et son interprétation*.

Ce qui définit l'étranger c'est qu'il ne parle pas sa langue maternelle. Il habite des sonorités et des logiques coupées de la mémoire du corps ; ses maladresses ont du charme, mais personne ne relève plus ses fautes pour ne pas le blesser et, à la fin, « on s'en fout ». Ainsi, littéralement entre deux langues, sa parole est nulle ou baroque et son élément, est le silence. L'étranger s'étirole dans une passion d'indifférence et demeure irrémédiablement sans complices : « Se présente-t-elle (la complicité) qu'il l'accepte, bien sûr, mais endurci, incrédule, indifférent. L'étranger aspire à la complicité pour mieux en éprouver, dans le refus, la virginité »⁴. Il ne compte pas pour les autres. Personne ne l'écoute, la parole n'est jamais à lui. Lorsqu'il a le courage de l'arracher, elle est vite effacée par des propos plus volubiles et plein d'aisance des autochtones. Sa parole n'a pas de passé et elle n'aura probablement pas de pouvoir sur l'avenir du groupe. Si sa parole peut être désirable, surprenante ou même attirante, elle possède peu de poids face à l'« intérêt » des interlocuteurs qui précisément manque parce que sa parole n'aura pas de pouvoir sur l'avenir du groupe. Alors, on l'écoute amusé, distrait, puis on passe aux choses sérieuses. Dès lors, si la parole de l'étranger ne sombre pas dans le silence, elle devient d'un absolu formalisme, d'une sophistication exagérée. La rhétorique devient reine et l'étranger demeure un homme baroque : « Gracian et Joyce devaient être étrangers »... conclut l'auteur indiquant poétiquement comment le propos de l'étranger reste étranger au lieu même de son adresse.

Chez l'être parlant, le langage produit le sujet par enchaînement et permutation des signifiants qui de besoin en demande représentent le désir et bouclent ainsi la triple boucle du graphe. Ceci advient dans la langue du sujet qui parle. Est-ce exportable dans d'autres langues par identité de structure ? Si le langage fonctionne sur le même principe quelle que soit la langue parlée, que se passe-t-il lorsque, par exemple, deux langues inconnues coexistent ? Comment faire pour s'entendre ? Dans une autre langue pour l'exilé ? Dans un « couple mixte » ? Dans

3. Selon l'expression de Christian Dubois.

4. J. Kristeva, op cit.

une analyse, une thérapie « à l'étranger ». La pratique de la psychanalyse est-elle transculturellement pensable et à quelles conditions ? Qu'en est-il du transfert d'une langue à l'autre, d'une culture à une autre lorsque des langages différents ne possèdent pas d'interface institué comme s'il n'y avait pas de dictionnaire d'une rencontre inédite ? Ce dictionnaire existe-t-il jamais vraiment au-delà d'une simple équivalence des signes linguistiques ?

Avant de développer, reprenons l'argument qui nous a servi de point de départ. Pour Lacan, le passage du Signifiant 1 au Signifiant 2, dont la fécondité est à démontrer, est assorti d'une perte qui s'appelle l'objet *a*. C'est ce que reprend l'argument d'Anne Joos intitulé *La fécondité du signifiant* en référence au Séminaire de Lacan, *D'un Autre à l'autre*. Ce qui se perd, écrit A. Joos, c'est l'*identique* puisque le signifiant ne saurait se représenter *lui-même*. Ce Séminaire de Lacan fait suite aux événements de mai '68. Il est émaillé de considérations pertinentes sur les relations qu'entretiennent psychanalyse et politique, parfaitement d'actualité. Pour rappel dit Lacan : « Il n'y a pas de discours sans effet », et plus loin : « Le sujet est l'effet du discours ». Le « discours » est pour Lacan un concept structuré. Alors que se passe-t-il quand il n'y a plus de discours ? N'y a-t-il plus de sujet ? Qu'en est-il lorsqu'un être parlant a perdu le contact avec le discours de ses origines ? Si « le signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant », un signifiant ne saurait se représenter *lui-même*, mais alors « qu'est-ce que ce *lui-même* du signifiant ? »⁵. Le sujet « est là étouffé, aussitôt effacé en même temps qu'apparu » et on comprend par là que « lui-même » n'est pas équivalent à « identique ». Lacan avance alors cette proposition très importante pour indiquer la fonction du psychanalyste : « Le psychanalyste est très précisément là pour le représenter (le sujet), je veux dire pour le maintenir tout le temps qu'il ne peut pas, en effet, se retrouver quant à la cause de son discours ».

Le noeud de la difficulté a été très clairement indiqué par Cl. Lévi-Strauss⁶. Il y a plus de cinquante ans, il affirmait que l'*efficacité symbolique* dans une culture résulte du respect de la cohérence interne de celle-ci, c'est-à-dire de son langage : les protagonistes mettent en scène les éléments de cette efficacité, parce que le sorcier exerce un pouvoir qui lui a été conféré « au nom de... » ce qui fait métaphore paternelle pour sa communauté. Il exerce ce pouvoir dont il est le médiateur au bénéfice de la personne qui vient le trouver : ils partagent les mêmes croyances et « ça marche! ». J'ai rencontré un ambassadeur africain, qui avait étudié à Harvard. Il avait contracté une hépatite dont la médecine occidentale n'avait pas pu le guérir. Il avait alors rencontré à l'hôpital un infirmier de sa tribu qui lui avait

5. J. Lacan, *D'un Autre à l'autre* (1968-1969), transcription du Séminaire par l'ALI (leçon 1).

6. Cl. Lévi-Strauss, « L'efficacité symbolique », in *Anthropologie structurale*, Plon, 1958, pp. 213-234 (édition 1985).

conseillé de quitter l'hôpital au plus vite et de consulter le sorcier de leur tribu. C'est ce qu'il fit avec succès. Une cohérence interne fait l'efficacité symbolique de l'intervention. Il n'y a à cela rien de magique ou au contraire, faudrait-il dire, « c'est magique ! »⁷. C'est ce que signifie *l'inconscient est structuré comme un langage*.

Identité, diversité : la présentation qui suit vise à déployer quelques-uns des termes qui ont pu désigner tout ce qui se rassemble sous le terme de *diversité*. Dans cette perspective d'exploration d'un champ, nous avons rencontré à partir de l'exil, le divers, l'exotique, l'incongru et le chaos. Cette présentation retrouve le commentaire de la fécondité du signifiant par un retour à la littérature et la clinique.

Clinique de l'exil

Dans un travail non publié qui s'intitule : *Qu'en est-il des rapports qu'entretiennent entre eux : exil, migration et langage ?*, M. Gérard expose quelques cas cliniques trouvés dans la littérature⁸ qui montrent les incidences cliniques du propos. Ils concernent la langue maternelle, la transmission symbolique, la parole et la cure, et l'efficacité symbolique.

1) *La langue maternelle*. Selon R. Berthelie⁹, cette langue remplit une fonction de vecteur culturel. Elle est porteuse des interdits parentaux au contraire de la langue d'adoption qui permettrait toutes les transgressions. Même oubliée cette langue maternelle est et reste inscrite dans le corps. C'est la langue des échanges primordiaux avec la mère. L. et R. Grinberg¹⁰ insistent sur la voix de la mère, la comparant à un lait culturel symbolique qui pénétrerait par les oreilles. Ils relatent l'histoire de Rony, fils d'anglais immigrés en Argentine. Refusant la double nationalité possible pour l'enfant, les parents de Rony exigent qu'il soit élevé exclusivement en anglais et le confient très jeune à un thérapeute, anglais bien entendu. Rony est encoprétique. L. et R. Grinberg interprètent ses tentatives ratées de contrôle sphinctérien comme liées à une forte culpabilité résultant du fait de s'être approché de trop près de l'autre langue, l'espagnol (angoisse de castration). Ce qui le rend malade est un sentiment de trahison par rapport à sa langue maternelle imposée exclusivement ; Il semble aux auteurs que lorsque Rony apprend une langue étrangère, cela provoque chez lui des pertes relatives à la

7. M. Mauss, cité par Cl. Lévi-Strauss, s'exprime ainsi : « En magie comme en religion comme en linguistique, ce sont les idées inconscientes qui agissent. », op cit, p XXX.

8. Texte inédit.

9. R. Berthelie, *Cahiers intersignes : clinique de l'exil*, pp. 14-15 et 205-216, 2001.

10. Leon Grinberg et Rebeca Grinberg, *Psychanalyse du migrant et de l'exilé*, Césura Lyon Editions, 1986.

langue maternelle, vécues comme corporelles, ce qui lui est interdit. Dans les moments de grande tension émotionnelle, le thérapeute note que les interdits les plus sévères et les désirs les plus primitifs s'énoncent pour lui en anglais.

On ne peut s'empêcher de noter l'absence d'ouverture des parents à d'autres cultures ; cette absence d'ouverture impose en quelque sorte une attitude incestueuse à l'enfant : l'interdiction ne porte pas sur la famille d'origine comme cela devrait être le cas, mais sur l'autre, l'étranger, l'extérieur symbolisé par l'ouverture à l'autre langue.

2) *La transmission symbolique dans l'exil.* Pour O. Natahi¹¹, la question de l'origine est au cœur de la parole humaine parce qu'elle suppose la question tripolaire de l'altérité, du langage et de la mort. L'héritage de l'exil se meut sur fond d'une mort à penser où l'obligation au récit, à la parole doit être assuré. « Reçois de moi ce qui a présidé à mon expatriement pour t'en séparer et vivre. » Si les parents restent sidérés et silencieux sur leur avènement dans l'exil, les enfants héritent d'une non-parole qui produit une perte subjective structurale c'est-à-dire laisse des traces dans la manière dont la personnalité va se structurer : en fait, aucune coupure-lien n'est offerte à l'enfant pour se subjectiver.

Prenons le cas de Rachid exposé dans le mémoire de D. Koniarski¹² où on assiste à un refus de transmission de la part des parents. Ces derniers considèrent que l'arabe n'est pas une langue valorisée socialement. Or ils veulent que leurs enfants soient adaptés socialement, donc le père déclare : « Au Maroc, il n'y a rien ». Un jour, Rachid amer de ne pas pratiquer la langue de ses origines, cherche dans le Coran des réponses à ses questions lorsque soudainement, il décompense complètement. D. Koniarski émet l'hypothèse que la découverte de l'écart existant entre lui-même et ses origines lui aurait été fatale, cet écart n'étant pas symbolisable. Les parents auraient préféré se détacher totalement de leurs origines. Malheureusement pour eux, par le langage, ils ont transmis ce qui est dit, mais aussi ce qui ne l'est pas, le non-dit. L'abstention fait partie de la transmission et se transmet comme un vide qui ne serait pas bordé.

3) *La parole et la cure.* Si le langage constitue le moyen essentiel de nombreuses cures psychothérapeutiques, la cure psychanalytique entretient des rapports particuliers non seulement avec le langage, mais aussi avec l'exil. L. Tourne¹³ explique que si la place de l'exilé est le *hors lieu* (au contraire de l'étranger dont la place est chez lui), la position de l'analyste, nécessaire à sa pratique, est par principe une position d'*extraterritorialité*, plus exactement de disparité subjective.

11. *Cahiers intersignes : clinique de l'exil*, op cit.

12. Mémoire de l'U.C.L., inédit.

13. *Cahiers intersignes : clinique de l'exil*, op cit.

M.-C. Laznik¹⁴, à travers l'histoire de Hallil, nous montre l'entrelacement intime de la langue et de la cure. Hallil a deux ans ; il est autiste. Ses parents, immigrés turcs ne parlent pas le français. M-Ch. Laznik n'y connaissant rien à leur langue décide cependant d'écouter en turc. L'enfant, au fil des séances, se met à dire un ou deux mots de temps en temps. Il faudra que l'analyste, au contraire de la mère, croit que ce qu'énonce Hallil est un message pour que cela ait un effet après-coup sur la mère et donc sur l'enfant qui peut à ce moment-là se reconnaître comme agent de ce message. Il s'agit d'un travail sur l'écart entre deux langues, le dictionnaire trônant en tiers corporéifiant le fait que les mots de Hallil sont un message même si l'analyste n'en saisit pas le sens et qu'il faut le chercher. La traduction transforme le son en signifiant puisqu'il renvoie à un autre signifiant, « représentant ainsi enfin le sujet ». Il se peut cependant qu'il ne s'agisse que de nouveaux signes et pas de signifiants, même si le travail mené sur les deux langues crée un écart entre les mots - le problème de l'autiste est souvent qu'il n'y a pas d'écart minimum symbolique mis en place pour la fonction du langage pour cet enfant.

4) *L'efficacité symbolique*. Pour O. Natahi¹⁵, la mort et la langue sont deux paradigmes de la question du sujet dans son expérience de l'exil. Il expose le cas de Sahid qui nous éclaire sur la dimension de l'écriture, mais surtout illustre très bien l'efficacité symbolique et la place particulière que peut prendre le signifiant. Sahid, nord africain immigré en France, a 16 ans ; il est dépressif et anorexique. Pensant que ses troubles sont provoqués par la sorcellerie (des gens envieux convoiteraient la belle maison du père), son père et sa belle-mère l'emmènent voir trois *Taleb*s (guérisseurs) qui réalisent pour lui un talisman constitué d'écriture, censé être porté à même la peau. La position de cette écriture à même son enveloppe corporelle provoque une décompensation psychotique. Le rituel ne tenant pas compte de la valeur symbolique de l'exil a fait effraction dans le corps.

Un nouveau *Taleb*, plus intéressé par la dimension symbolique des filiations humaines, consulté par le père les réintroduira dans le champ du signifiant. Suite au récit du père, relatif au décès de sa première épouse, devenue folle, il fait don du signifiant qu'il articule en disant : « Quand la mère *Maskouna* (habitée, folle) meurt, le *djin* meurt avec elle ». Ce signifiant donne corps au récit abîmé (mis en abyme) par l'expatriement. En effet, trois modalités de ce signifiant se nouent : *Soukna* (la maison, les gens qui lui portent préjudice), *maskoun* (le fils fou habité) en opposition à un autre signifiant *maskouna* (la mère folle, habitée). Le rituel s'est substitué à la prise en compte d'un signifiant étranger.

La thématique de l'exil confirme un fourmillement de questions, qui ne sont

14. Ibidem.

15. Ibidem.

que le développement de ses différents aspects. Comment les êtres parlant que nous sommes pourraient-ils définir une chose (le langage) dont ils ne peuvent sortir et, qui plus est, au moyen d'elle-même ? Exilé du réalisme naïf de l'objet, l'être humain est totalement plongé dans le langage. Comment dès lors le penser ? C'est le désespoir du philosophe que d'énoncer l'inconscient par un discours conscient, pour ne citer que la subversion que la psychanalyse fait subir au terme de sujet, l'exil du siège de la pensée consciente et de la volonté par la révélation de l'inconscient et, non des moindres difficultés, le fait que tout ceci soit inextricablement pris dans les particularités de langage qui ont donné lieu au terme de division subjective. C'est ce qui fait l'efficace de la psychanalyse à partir de ce qui est un exil de structure.

A ceci les migrations ajoutent un exil supplémentaire avec la question incontournable de la différence qui permet une discrimination parfois porteuse, sur cette question, parfois au contraire insoutenable. Les exilés ne parlant pas la même langue que le pays d'accueil, rendent le rapport de l'humain au langage particulièrement visible dans ses effets les plus déconcertants. Les migrations sont en outre à l'heure actuelle multiples et possibles en tous sens. Sans fil rouge. Il en résulte que l'on ne peut pas avoir l'occasion ou le temps de créer un interface culturel, une culture nouvelle et spécifique qui serait mixte, autrement dit posséderait des « passerelles » d'une langue à l'autre : il a été relativement évident d'être belge au Congo, français en Indochine, en Algérie, anglais en Inde, etc... Le code précédait le colonial. Dans les années '70, des ouvrages ont été publiés sur les surprises qui attendaient les Américains dans leur collaboration commerciale avec les Japonais, avec les orientaux, les Français, les Allemands et, même les Anglais, ce qui prouve que ce n'est pas une question de langue énoncée, mais de mots qui traversent aussi les expériences intimes du corps et l'organisation de l'espace et du temps¹⁶. Aujourd'hui que sont devenus ces grands classiques de la rencontre interculturelle ? Ils n'existent plus. *Babel* est un beau film sur le sujet. On ne sait plus d'où vient la violence ; elle est devenue muette et sourde comme l'héroïne mélancolique et suicidaire parce que emmurée dans son isolement. Ici encore les femmes sont les victimes dans la représentation du cinéaste. La femme est la figure inaugurale de l'étranger.

Le phénomène de l'immigration est donc bien différent de ce qu'il était par le passé : il est pourrait-on dire en apparence devenu pratiquement *erratique*. Ce n'est pas vraiment n'importe quoi, il faudrait dire n'importe où, mais en quelque sorte et d'une certaine manière oui quand même, parce qu'il n'existe plus les grandes constances d'autre fois. Prenons le simple fait de l'Union européenne, les réfugiés politiques et les demandeurs d'asiles. C'est en soi une recherche qu'on ne peut pas éviter de faire : qui aujourd'hui va où ? Une chose apparaît certaine : on

16. E. T. Hall, *La dimension cachée*, Seuil, 1966.

bouge beaucoup ; on compose des couples qui eussent été, il y a quelques dizaines d'années impensables, comme si cela allait de soi, avec une étrange évidence qui vire à la catastrophe.

J'ai été consultée par un Turc « sans papiers ». Apatride, cet homme charmant et raffiné présentait des crises de violence clastique inexplicables. Son père était irakien, il avait étudié aux USA, travaillé en Italie, épousé une espagnole en Belgique. Ils se parlent en anglais. Le couple représente un paradigme de bonne volonté, de mésentente, de malentendus et de méconnaissance, tout dialogue finissant inévitablement dans une violence sans précédent à laquelle chacun des protagonistes ne comprend rien. Ils ont très rapidement divorcé, faute de terrain d'entente, pensant chacun de leur côté que l'autre était *fou* et certainement migré à nouveau vers d'autres horizons imaginaires plus cléments. Chacun d'eux a emmené avec lui une identité de plus en plus improbable parce que composée d'une constellation étrange de bribes de pseudoculture. La reproduction d'un tel assemblage et sa transmission à un autre être (un enfant par exemple) sont improbables faute de mots pour les dire ; leur conjonction dans la transmission à une autre génération n'avait d'ailleurs pas été possible. Cet exemple montre que nous sommes sortis d'un exotisme esthétisant l'étrange, dont il sera question plus loin, pour sombrer dans une diversité qui ne cherche à se résoudre que dans l'antagonisme de la guerre, souvent d'ailleurs guerre fratricide.

La culture est un discours cohérent qui se transmet par l'imprégnation d'un sujet dans la langue maternelle (pour commencer) et qui s'accompagne de toute une série de sensorialités intimes, autrement dit de mots qui traversent le corps et les expériences corporelles sans le savoir. Les recherches d'E. Hall¹⁷ dans les années '70 constituent une perle sur le sujet en indiquant comment la culture et le langage traversent le corps dans une sensorialité signifiante très précise, même s'il s'agit généralement d'un discours sans paroles. Celle-ci (une première culture) étant acquise, un individu peut évoluer et apprendre d'autres langues, d'autres coutumes, mais ce n'est jamais sans la fameuse réaction de défense qui a pour réflexe primaire le rejet de l'étranger, de l'étrange et de la différence. On peut « épouser » une autre culture ; peut-on en épouser plusieurs ? Peut-on épouser ce qui n'est plus une culture puisque c'est un mélange de plusieurs d'entre elles ; mélange insuffisamment élaboré, parfois inconnu de ses propres interprètes où il n'y a de constance que dans la guerre...? En d'autres mots : que devient le sujet face à l'« incongru ».

17. E. T. Hall, *La dimension cachée*, Seuil, 1971 ou *La danse de la vie. Temps culturel, temps vécu*, Seuil, 1984 ou *Le langage silencieux*, Seuil, 1984.

L'exil n'est pas une esthétique du Divers

J'ai pris un des ouvrages de Victor Segalen (mort en 1919) au hasard d'une lecture à laquelle encourageait la participation au Séminaire de Lacan dans les années '70. Son discours semble d'un autre âge et à ce titre intéressant parce qu'il permet de mesurer ce que signifie le chemin de S_1 à S_2 et que ce chemin est marqué par une diversité de voies. En effet, la démarche de l'écrivain, essentielle à son écriture comme on le verra plus loin, n'a rien de commun avec l'expérience du sujet moderne. Une énorme distance nous sépare en cent ans de vingtième siècle... Pour le faire entendre, je citerai certains de ses propos pour permettre d'entendre l'essence de la démarche de l'auteur des *Immémoriaux*. A l'époque, il ne s'agit pas d'exil, soit du fameux « en-moins » dont il est question ici, mais au contraire d'un supplément ; car comment appeler autrement « l'en-plus » de cet extraordinaire raffinement de la sensation esthétique produite par l'exotique qui donne au voyageur qui s'y expose l'occasion délicate de se découvrir soi-même comme un autre, là où aujourd'hui l'étrangèreté angoisse et violente car elle n'arrive plus à s'inscrire dans une trame symbolique, où elle pourrait s'arrimer.

Imaginaire, le livre de Victor Segalen¹⁸ auquel je me réfère est présenté par Henry Bouillier. Quelques mots sur l'histoire de cette écriture. Dès son retour d'Océanie en 1905, Victor Segalen affirme son intention de chercher d'autres aspects du monde. Il débarque en Chine en 1909. Le mot qui convient le mieux à cette expérience est : *exotisme*. Le signifiant *exotisme* fait à première vue penser à une impression essentiellement esthétique survenue lors de la confrontation d'un monde totalement différent ; elle résulte de la diversité qui permet de découvrir deux mondes inconnus à la fois : le nouveau et le sien propre qu'il lui serait impossible d'appréhender autrement. *Diversité* devient ainsi un mot essentiel et même un *concept* où s'originera la créativité de l'écrivain.

Il est remarquable d'apprendre que c'est le travail de la langue par l'écriture, avec la fréquentation des milieux littéraires de Paris qui incitent V. Segalen à ce départ sur les routes de la porcelaine et de la soie. Le voyage est devenu pour lui une alternative sérieuse à l'écriture. Segalen s'exprime ainsi en février 1906¹⁹ : « Je me suis donc mis à l'étude du chinois. Tout compte fait, j'attends beaucoup de cette étude, en apparence ingrate, car elle me sauve d'un danger : en France, et mes projets actuels menés à bout, quoi faire ensuite, sinon "de la littérature". J'ai peur de la recherche du "sujet". Alors que jusqu'ici, c'est toujours le sujet qui s'est imposé et m'a tenaillé jusqu'à son avènement ou son enkystement provisoire. En Chine, aux prises avec la plus antipodique des matières, j'attends beaucoup de cet exotisme exaspéré ». C'est moi qui souligne le commentaire révélant l'avènement

18. Du même auteur lire également *Lettres de Chine* et *Les Immémoriaux*.

19. V. Segalen, *Imaginaires*, Rougerie, 1972, pp. 7-15.

d'une écriture féconde par la rencontre d'une diversité signifiante.

Dans ses *Notes sur l'exotisme* (parues au Mercure de France en mars-avril 1955), Segalen diversifie l'exotisme et en condamne particulièrement deux versions, celles d'exotismes marqués d'inauthenticité, n'étant que le mirage d'une différence avec les impressions originales du narrateur. Le premier consiste à rechercher le pittoresque des choses étrangères, à collectionner, comme dans un album, ce qui *dérange délicieusement* les conventions d'usage et de goût. Henri Bouillier à ce propos cite Loti. « Sans doute avaient-ils le mérite, l'un et l'autre, de transporter leurs lecteurs dans des pays et des civilisations étrangers, fondant ainsi un musée imaginaire de l'ailleurs qui par la suite aura une très belle carrière, mais l'un et l'autre commettaient aussi l'erreur de ne chercher que des décors à leurs intrigues restées européennes sous le déguisement, des enluminures à leurs textes superficiels. Sans vraiment chercher à pénétrer dans les coutumes et l'âme des nations étrangères, les écrivains exotiques de cette sorte ne traduisent dans le meilleur des cas que l'apparence de ces cultures, et surtout leurs réactions personnelles, de curiosité ou d'ennui devant l'étalage du bizarre et de l'incompréhensible. »²⁰ L'écrivain se déplace alors dans sa propre langue d'autant plus aisément que la diversité y crée un contraste révélateur. Plus subtile et plus redoutable est selon Bouillier la seconde forme d'exotisme. « Elle tient dans un interrogatoire constant présenté par le poète aux spectacles offerts à sa vue. Inspecteur de la création, arpenteur des étendues, il somme l'étranger de répondre, il cherche la signification des gloses étranges jetées en marge des mondes inconnus. Son second mouvement est d'annexer à son organisation spirituelle tout ce qui peut supporter l'assimilation... » L'oeuvre de Claudel serait représentative de cette démarche. « Cette forme d'exotisme est plus dommageable, dans la mesure où elle tend à défigurer la valeur et l'essence de l'autre. »²¹

Segalen refuse l'exotisme de pacotille, tout comme celui des chinoiseries superficielles. Il entend *se dépouiller un moment de sa culture propre pour mieux saisir du dedans* les coutumes et le monde intellectuel des autres, l'âme étrangère, à la fois accueillante et fermée. Il rêve d'exprimer la réaction du milieu étranger au contact du voyageur et tente la démarche essentielle de rencontre avec l'autre dans son altérité. Sa méthode d'exotisme repose sur « une solide documentation de la culture locale, suppose un don de sympathie qui permet au poète d'essayer d'épouser l'âme chinoise sans renoncer à traduire sa propre vision. »²² Ce mimétisme est présenté comme une véritable esthétique personnelle. Segalen ira plus loin avec la formule fondamentale indiquée dans le titre : *L'exotisme considéré comme une esthétique du Divers*. L'exotisme ne s'exerce pas seulement sur les

20. Ibidem.

21. Op. cit.

22. Ibidem.

différences entre les nations et les cultures, mais aussi sur toute différence qui sépare un objet d'un autre, un être d'un autre être, car l'art ne peut s'épanouir dans *le marais de l'homogène*... Segalen semble avoir été obsédé par le dégoût de l'uniformité. L'exotisme devient la charte du refus du semblable et du continu, l'exaltation des différences comme « la source de toute beauté ». Cette esthétique du divers n'incite pas au désir de se perdre dans la confusion du multiple, au contraire l'alternance conduirait à un approfondissement de soi... Il ne s'agit pas d'adopter aveuglément des mœurs et cultures étrangères mais de *mesurer* et *savourer* ce qui fonde sa différence. Notons à quel point il possède l'assurance de son point de départ de sujet.

Pour ces nombreuses raisons, la vraie patrie spirituelle de Segalen sera la Chine où il n'a rien esquivé des contacts difficiles avec ce que l'auteur appelle « la matière du Réel », mais la Chine est aussi, plus que partout ailleurs, un pays traversé par des puissances invisibles. Le Taoïsme enseigne que la fantasmagorie est partout, que la magie se joue des lois de la physique et que les Génies omniprésents exercent un pouvoir illimité. La Chine est le domaine d'élection de *l'Imaginaire*. Segalen construit son oeuvre comme une méditation entre deux puissances antagonistes et complémentaires : le réel et l'imaginaire. Il ébauchera un « Essai sur le mystérieux ». Le moment *mystérieux* naîtrait de l'interférence de deux mondes : le monde habituel et un monde insolite qui nous prend à la gorge par son irrécusable présence. C'est, dit-il, au prix de ce choc que la jouissance et la beauté sont possibles : le normal et *l'insolite* sont opposés mais complémentaires ; la beauté de l'un se parachève dans l'autre. Ici encore, l'ennemi, c'est l'homogène, comme si l'homogène et l'uniforme étaient incestuels. En un certain point de l'esprit, on assiste à l'union des contraires (la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le haut et le bas), mais cette union ne peut être un état permanent qui ramènerait au règne de l'homogène : elle ne peut se réaliser que le temps d'un éclair « celui de la vision ivre du poète illuminé par la grâce ».

Nous sommes aujourd'hui très éloignés de l'époque où l'on avait le temps, le loisir (le luxe) de cette réflexion par le voyage. La démarche est merveilleusement désuète et on regrette sincèrement qu'une telle constance par tous les moyens possibles à trouver et à décrire « l'objet » ou « le sujet » de l'écrivain, soit aujourd'hui devenue surréaliste ou tout au moins probablement inaudible au même titre peut-être que le détour par la littérature. Il n'en demeure pas moins qu'elle laisse le temps de mûrir à une réflexion sur les observations qui a pour effet par la nomination appropriée de découvrir ce qui autrement échapperait, par l'écriture.

Par opposition à cet exotisme esthétique infiniment effeuillé en divers, mystérieux, réel et imaginaire, là où aujourd'hui on parle et on écrit, mais sur des feuilles volantes que personne ne lit, surgit le saugrenu de notre propre position

d'évidence. Position moderne où tous les temps logiques confondus, par manque de temps, occupés à courir comme le lapin blanc de L. Carroll, le sujet moderne se fuit, s'antagonise, s'implose dans un feu d'artifice illusoire d'accélération techniques exponentielles dont il reste *rien*. Il ignore la plupart du temps tout de la triple révolution (plus une) qu'il est en train de vivre, qui vient s'ajouter à la destitution subjective de sa volonté consciente. Il est étonné que cela « ne marche pas » ; l'homme le plus normal du monde en vient à se sentir menacé de schizophrénie... J'ai situé la diversité de langues et de cultures dans leur contribution à la fécondité du signifiant, je voudrais maintenant aborder une voie insolite de cette fécondité avec la notion d'« incongru », familière au surréalisme mais surtout lot quotidien des praticiens de l'inconscient. Le sens surgit du non-sens, les formations de l'inconscient sont l'oeuvre des processus primaires, le sujet découvre la vérité dans la méprise... quelques formulations justifient la pertinence d'un abord de l'incongru, ici encore par la littérature, qui n'est autre que l'étranger venu de l'intérieur.

Le pire désordre : l'Incongru

Pourquoi la Chine possède-t-elle ce pouvoir invoquant ? Cinquante ans plus tard, Michel Foucault indique dans *Les mots et les Choses*²³ quelque fonction de l'attrait imaginaire représentatif de la patrie de l'incongru par excellence qu'est la Chine. Foucault commente J.-L. Borgès et une classification paradigmatique qu'il prétend avoir découverte dans une encyclopédie chinoise. Voici la classification que le poète Borgès prête à sa Chine imaginaire. Il s'agit d'un classement des animaux qui se diviseraient en (a) appartenant à l'empereur, (b) embaumés, (c) apprivoisés, (d) cochons de lait, (e) sirènes, (f) fabuleux, (g) chiens en liberté, (h) inclus dans la présente classification, (i) qui s'agitent comme des fous, (j) innombrables, (k) dessinés avec un pinceau très fin en poil de chameau, (l) et caetera, (m) qui viennent de casser la cruche, et (n) qui de loin semblent des mouches. Cette énumération dans laquelle on ne perçoit que du non-sens, ne peut que nous choquer. Cette « merveilleuse taxinomie sortie de l'imagination d'un poète indique le charme exotique d'une autre pensée et du même coup indique les limites de la nôtre », écrit Foucault²⁴. Il nous est tout simplement impossible en tant qu'occidentaux de penser cela ; le texte déclenche le rire parce qu'il secoue l'automatisme de la pensée, son inertie et sa familiarité : comment la pensée du poète peut-elle fuir au gré des classifications et tout à coup se fixer à cette manière inattendue de présenter les choses ?

Ce texte commente Foucault « ébranle les surfaces ordonnées et les plans qui

23. M. Foucault, *Les mots et les choses*, Gallimard, 1966.

24. Ibidem, pp. 6-9.

assagissent le foisonnement des représentations, ébranle notre pratique millénaire de la pensée, c'est-à-dire du classement, soit ce qui est identifié comme le Même et l'Autre. C'est qu'il nous est tout simplement impossible de penser cela ». Cela se situe au niveau du code cartésien de notre culture. Qu'est-il si impossible de penser au point de donner le sentiment de confiner à l'obscène ? Chaque rubrique de la taxinomie possède cependant un sens précis différent de celui des autres catégories : il y a des animaux fantastiques, purement imaginaires et il y en a qui sont bien réels. En première analyse ce discours de l'encyclopédie imaginaire est ordonné et ménage l'énigme. « La raison co-existe avec le fantastique, mais en classes dont la répartition semble domptée ; les mélanges dangereux semblent conjurés, la monstruosité n'altère aucun corps réel, mais ne modifie pas le bestiaire de l'imagination et ne se cache dans la profondeur d'aucun pouvoir étrange ». Pourtant, il nous est impossible de penser cela sauf dans les productions de l'inconscient : les fantasmes ne sont rien d'autre qu'un mode de pensée dicté par les processus primaires, incongrus comme les actes manqués, les lapsus, les rêves, le non sens de certains aphorismes ou mots d'esprit.

La suite du commentaire fait apparaître que c'est dans l'*absence de transition* que se glisse la monstruosité, que c'est elle qui prend le visage de l'absurde. La monstruosité réside dans l'espace vide, dans le blanc qui sépare les êtres les uns des autres. Ce qui ne se dit pas, ce qui est impossible à dire, c'est la *juxtaposition* qui n'est rien d'autre qu'une étroite distance : ce qui transgresse toute pensée possible et devient pour nous une impossibilité de penser, c'est la série des lettres qui lie les catégories les unes aux autres *sans plus*. L'étrangeté de la rencontre éclate sur fond de l'échec d'une *communauté* : l'absence de lieu commun qui associerait les points de l'énumération. Le lieu commun est *ruiné* par la série de l'énumération : « Ces étranges animaux ne peuvent se rencontrer que sur la page qui les transcrit, dans la voix immatérielle qui prononce leur énumération ; ils ne peuvent se rencontrer que dans le non-lieu du langage. » Cette rencontre ouvre un espace impensable, l'absurdité ruine l'énumération, comme dans l'histoire du chaudron racontée par Freud. Cette classification suscite le rire mais ce n'est pas sans malaise, un malaise qui fait naître le soupçon qu'il n'y a pas pire désordre que l'incongru, le rapprochement de ce qui ne convient pas, le désordre qui fait « scintiller les fragments de l'hétéroclite ». C'est que, dit l'auteur, si les *utopies* consolent, les *hétérotopies* inquiètent. Ces dernières sont précisément le champ propre de la psychanalyse, le matériau sur lequel « travaille » l'association libre, elles composent le discours du patient, celui duquel la cure tire son efficacité. Tout l'enseignement de Lacan ne dit rien d'autre, ne fait rien d'autre que déployer cette efficacité remarquable tirée de l'absurdité naturelle de l'inconscient, c'est à dire de la logique du signifiant.

Les *utopies* sont comme les théories : elles n'ont pas de lieu réel. Elles

s'épanouissent comme les utopies « dans un espace merveilleux et lisse, ouvrant des cités aux larges avenues, des jardins bien plantés, des pays faciles ». Leur accès est chimérique : elles permettent les fables et les discours ; elles sont dans le droit fil du langage, dans la dimension fondamentale de la *fabula*. C'est dans ce pays utopique que se situent nos classifications en apparence si rationnelles. Les *hétérotopies* quant à elles angoissent le névrosé et décompensent le psychotique parce qu'elles minent le discours. Elles empêchent de nommer, « elles brisent les noms communs et les enchevêtrent », ruinent la syntaxe qui construit les phrases et fait tenir ensemble les mots et les choses. Les hétérotopies « désèchent le propos, arrêtent les mots sur eux-mêmes, contestent toute possibilité de grammaire, dénouent les mythes, frappent de stérilité le lyrisme des phrases... ».

Ceci est attesté par le fonctionnement des aphasies. Dans celles-ci, la possibilité de classement est perturbée. Si on demande à des sujets normaux de classer d'une manière cohérente un écheveau de laines multicolores présenté sur la surface d'une table : on obtient normalement, d'un côté un rectangle uni, un espace où les choses se distribuent normalement et se nomment, c'est-à-dire viennent manifester l'ordre continu de leurs différences et de leurs identités ; et d'un autre côté, il y a le champ sémantique de leur nomination. Chez les aphasiques les choses se présentent différemment : on observe décrit Foucault avec de surprenantes métaphores, « une multiplicité de petits domaines grumeleux et fragmentaires où des ressemblances sans nom agglutinent les choses en îlots discontinus : dans un coin les écheveaux les plus clairs, dans un autre les rouges, ailleurs ceux qui ont une consistance plus laineuse, ailleurs les plus longs ou ceux qui tirent sur le violet ou encore ceux qui sont noués en boule. A peine esquissés, tous ces groupements se défont car la plage d'identité qui les soutient est trop étendue pour ne pas être instable. » A l'infini, le malade rassemble, sépare, entasse les similitudes diverses, ruine les plus évidentes, disperse les identités, superpose les critères différents, s'agite, recommence, s'inquiète et arrive finalement au bord de l'angoisse...

C'est ainsi que se présentent aujourd'hui dans le paysage culturel, social, c'est-à-dire langagier, des migrants multiples et récidivistes qui vont parfois rechercher dans l'insolite de Cuba ou du désert, l'impossible coupure de la relation incestueuse de leur histoire infantile. Mais l'incongru tout comme l'exotisme est encore implicitement mais fermement référé à une structure. Dans l'exotisme cette structure diversifie, introduit des variantes, permet de discriminer d'infimes nuances. Si l'incongru fait exploser l'évidence, il produit lui aussi du sens en déconcertant totalement celui-ci, mais le sens paraît d'autant plus évident et assuré que rien n'est moins sûr que sa légitimité. C'est le propre de la croyance.

Tout différent est le chaos contemporain. A ce titre, le langage des jeunes utilise des expressions pertinentes. L'une d'entr'elles sert de signe de ralliement

pour la fête ; cette expression est significative : « Je m'éclate ». Aujourd'hui, le plaisir consiste à s'éclater et d'ailleurs il « faut » s'éclater : c'est impératif...! Le sujet ainsi mis sur orbite, plane. Je pense que cet éclatement du sujet, devenu le signe de ralliement pour la bande des jeunes, est significatif. Il y s'agit d'une manière de reprendre à son compte, pour s'en amuser, l'effet d'extrême désordre et de violence que produit le monde proposé aux jeunes générations, par ceux-là même qui les ont mis au monde et les ont souvent parentifiés.

Du chaos à l'éclatement

Aujourd'hui l'étranger est accueilli dans un système qui l'annule et qu'il annule. Les cultures ont tendance au délitement : individualisation (à chacun son langage), non transmission (fi du passé et de l'avenir), stérilisation langagière (on lit moins, on écrit mal), désintérêt pour la culture, dégoût de la pensée. Les motivations erratiques des migrations qui ont elles-mêmes lieu en tout sens nous privent du temps pour comprendre leurs constances minimales, ce qui permettrait de dire quelque chose de ces exils modernes. En outre, la particularité de l'individualisme exacerbé a pour effet que chaque sujet se considère unique, auto-suffisant, et auto-fondé. C'est une évidence, non le résultat d'une réflexion : « J'ai le droit » a supplanté « je suis responsable » pour lequel on a d'ailleurs des assurances. Or, il n'y a pas d'auto-fondation chez l'être parlant, il n'y a que *transmission* et il n'y a d'humanité que dans la mesure de cette transmission ; sans elle il y a quelque chose d'inhumain : la barbarie. L'étranger chez les grecs était un « barbare » (il y a des figures historiques de l'étranger sur lesquelles nous reviendrons).

Nous sommes en présence de la disparition totale de l'homogène ; l'alternative n'est plus la diversité mais le chaos, avec le paradoxe que cette particularité devient la règle et inaugure donc une forme d'identité. Ce rassemblement étrange est probablement sans précédent. Le spectacle de la politique internationale des Etats est la démonstration de l'ingérable engendré. Au milieu de cet ensemble, certains psychanalystes défendent quelques traits élémentaires de l'humain autour desquels pourrait se construire une diversité : il n'y a jamais que quelques mots pour rappeler les fondements symboliques de l'humanité : Interdit, interdit de l'Inceste (de la confusion du même et de la jouissance de celle-ci), interdit du Meurtre (autre abus sur la personne de l'autre par un sujet qui se croirait autrement tout-puissant). Ces trois termes reviennent en réalité à un seul : INTERDIT seul fondement à pouvoir organiser le chaos.

L'EXIL est devenu Ex-il : la disparition du sujet, d'un « certain » sujet. La problématique de l'adoption était exposée chez Françoise Dolto dans *L'image inconsciente du corps*²⁵ en ces termes : une partie du psychisme de l'enfant est

25. Fr. Dolto, *L'image inconsciente du corps*, Seuil, 1984.

« morte » parce qu'il ne se trouve personne pour l'entendre telle qu'elle a été vécue et dans les termes où elle a été vécue (les prénom et langue maternelle perdus), sauf un psychanalyste s'il peut entendre ce qu'il ignore complètement, et c'est son métier. Cette part du sujet dont on a perdu l'adresse ne cesse justement de se dire faute de retrouver un lieu : un certain sujet primordial a perdu son existence... de n'être plus entendu... dans la même langue : le véritable exil est celui de la langue.

La nécessité ou le choix de l'exil expose celui qui y est soumis au risque d'en perdre la langue et la parole, cette parole qui n'a de sens que dans la perte de sens de sa langue d'origine. En effet, le signifiant est ce qui se désigne dans une langue, et pas nécessairement dans une autre ni *a fortiori* dans toutes les autres... Le signifiant représente le sujet d'une manière différente dans la langue maternelle et dans les autres langues, celles qui sont langue d'adoption. Ce que les recruteurs d'interprètes et de traducteurs d'organisations internationales ont perçu qui font de la « langue maternelle » le référent inaltérable de cette sélection.

Tout ceci concerne la première et surtout la seconde génération d'immigrés parce que ces derniers n'ont pas participé à la décision d'une manière active, qu'ils n'ont pas ou peu de souvenirs vivaces de l'origine n'y ayant pas vécu les années significatives pour la transmission telles que l'enfance, que leur culture d'origine ne leur a transmis « de » la culture que de manière extrêmement limitée, parfois inutilisable (trop lacunaire et/ou trop peu vivante) par les parents et les grands-parents. C'est une transmission qui ne fait pas « réseau », « filet », qui ne « tisse pas communauté » qui aurait effet d'inscription symbolique... Je pense que cela résulte essentiellement du fait qu'elle n'est pas passée par le corps, le réel du corps archaïque.

Il y a donc une culture d'origine vaguement transmise et illisible, musulmane par exemple, et une culture d'accueil imposée mais sans histoire, catholique et en néerlandais pour faire « d'une pierre deux coups ». Ces cultures sont structurées de manières radicalement hétérogènes du point de vue de leurs systèmes symboliques : catholique et musulman. Or, la culture c'est la langue : tout est dans la culture et transmis par elle : valeurs, idéaux. Ces cultures si différentes et non enseignées comme telles, c'est-à-dire non pas enseignement académique mais pulsionnellement traversées par la vie, par la voix, par le Texte, par le Père, imposent à l'individu ce travail singulier, étrange et solitaire d'adaptation, de translation, d'interprétation, véritable création d'une réalité psychique mixte, c'est-à-dire ni culture 1, ni culture 2, ni culture 1+2. Ce phénomène donne des résultats très étranges. En Ile Maurice par exemple on découvre des versions hybrides de religion composite qui produisent des sujets dont l'inscription symbolique est belle et bien en place malgré l'incongru de la représentation référente. L'important n'est pas tant la cohérence cartésienne de la culture, que sa transmission vivante,

imprégnée de chaleur, de chair et de sang. C'est en fait une nouvelle langue qui est créée dans le meilleur des cas, parfois aussi c'est pas de langue du tout : tel psychiatre disait d'une jeune psychotique parlant plusieurs langues en même temps, qu'elle n'en parlait aucune : on ne pouvait pas dire dans quelle langue elle s'exprimait. Peut-on ne pas avoir de langue maternelle ?

Cette situation de transmission gravement lacunaire est à l'origine d'une symptomatologie spécifique. Elle est particulièrement propice aux développements de structures psychotiques et non pas marquées par la perversion²⁶, dans la mesure où il y a précocement insuffisance de symbolisation, d'ancrage symbolique, de coupure et de nouage du symbolique, de l'imaginaire et du réel. Parfois absence de symbolisation ou symbolisation déficiente particulièrement sur les signifiants les plus importants : tel le Nom du père. En effet, se pose avec acuité dans les situations d'exil la question de la fidélité ou de la trahison de la culture d'origine et des ancêtres, particulièrement du nom du père comme signifiant ultime d'une appartenance signifiante essentielle puisqu'elle constitue l'ancrage du sujet dans une filiation qui fait de lui un être parlant nommé dans la langue et par ceux qui l'ont mis au monde et auxquels il se doit d'être inféodé pour avoir le droit de vivre humainement. L'option « pour » une culture implique la trahison de l'autre culture : déchirement, dilemme. La transmission dans une seule culture est déjà tellement trouée aujourd'hui, qu'est-ce alors quand il s'agit d'une culture d'emprunt sur le mode occidental éclaté ?

Le symptôme, par exemple le délire de persécution, a ici une fonction positive de relais, nouage, sorte de discours dans une langue inconnue, véritable hiéroglyphe qui est en recherche d'interprète et c'est la fonction du psychanalyste d'en délivrer les signifiants pour que le sujet de l'inconscient puisse advenir, pour qu'il y soit à nouveau reconnaissable si pas reconnu. Au lieu qu'il y reste forclos. Le sujet vient se présenter à vous par un symptôme qui le représente.

La cohérence est aujourd'hui surtout représentée par l'Islam. C'est lui qui me semble poser aujourd'hui cette question avec le plus d'acuité. C'est une question qui occupe l'actualité politique. Mais elle occupe également d'autres fonctions. Un jeune belge de 17 ans, qui n'a jamais quitté la Belgique, et ne fréquentait que de jeunes belges, après une décompensation qui avait l'allure d'une décompensation psychotique, s'est converti à l'Islam très précisément en raison de l'exigence d'un texte (le Coran) devenu pour lui le Texte. Comment la question du Père semble y être plus visible, plus investie, plus convaincante et pas nécessairement dans le

26. J-P. Lebrun écrit : « Nous sommes en train de devenir pervers. », in *La perversion ordinaire. Vivre ensemble sans autrui*, Denoël, 2007. Or, je ne pense pas que l'on « devienne » pervers, un beau jour... Je constate en revanche que ce sont les cas de psychose qui se multiplient. Notre société occidentale fait l'impasse sur sa propre histoire et sur l'histoire tout court.

dogmatisme ou dans un commandement quelconque ; peut-être dans le seul fait qu'un commandement soit possible, dans l'affirmation de son existence en tant que question qui ouvre à toutes les autres possibilités et qu'il y est reconnu comme sujet.

L'*Encyclopédie Universalis* (édition 1977) tellement exhaustive, représente étonnamment un seul exil, celui des juifs²⁷. Autrement dit, il faut chercher dans l'article consacré au judaïsme quelque trace du phénomène. Trente ans plus tard seulement, la question devrait se formuler ainsi : Existe-t-il quelqu'un qui ne soit pas exilé ? Dans mon petit quartier belge les voisins sont américains, finlandais, botswanais, polonais, portugais, yougoslaves, français et vietnamiens... il y a aussi quelques belges. Notre époque vit une étrange mutation *imaginaire, symbolique et réelle*.

- Imaginaire. Lorsqu'on prononce aujourd'hui le mot « exil », on reçoit en écho tout un monde *imaginaire*. On pense de manière positive : exotique, mystérieux, insolite, soit le sentiment de soulagement conféré par la découverte d'une altérité, la perspective qui s'ouvre par la fenêtre sur un autre monde. Un espace se crée grâce à l'insolite qui nous libère un instant de l'angoisse du « même », de l'homogène étouffant. Mais simultanément, nous ressentons aussi l'étranger d'une manière négative. Il est inquiétant, agressant, hostile voire maléfique. Cet imaginaire est aussi massif qu'ambivalent et ne sera jamais épuisé par l'analyse du phénomène. Il persiste avec la ténacité inaltérable de l'irrationnel, parce qu'il est verrouillé par l'expérience infantile où, dans le miroir, nous nous sommes découvert comme « un autre ».
- Symbolique. L'exil est cependant également, et peut-être avant tout, un phénomène, un état, une réalité, *symbolique*. Il représente pour celui qui en est acteur tout autant que pour ceux qui en sont les témoins, une perte grave de repères. Par la dissociation des cultures, l'exilé tombe dans un vide symbolique où aucune langue ne l'inscrit plus dans le tissu social et donc, aucune parole ne l'instituant, il ne peut advenir comme sujet. Il n'y a pas d'inscription pour ce sujet et donc pas d'institution de celui-ci, dans aucune langue. Peut-être l'exilé a-t-il choisi ce départ, mais il a été ensuite dépassé par la série des conséquences au niveau de la désinstitution qui l'accompagne comme une ombre.

On objectera que les langues existent ainsi que les dictionnaires qui en déploient le champ sémantique croisé, mais ce sont les interfaces culturels

27. Dans *Etrangers à nous-mêmes*, J. Kristeva présente les autres étrangers qui en dessinent la figure historique. La sélection de l'*Encyclopédie* est néanmoins remarquable. Les juifs constituent-ils des exilés d'exception ? C'est possible, mais requiert une étude plus approfondie.

inédits de ces rencontres sans précédent qui manquent de mots, parce qu'ils n'ont pas été parlés ; ils ne sont pas traduits ; ils n'existent tout simplement pas. De toute manière l'existence d'un lexique privé est de peu de poids sur le plan symbolique ; il faut plus que cela pour fonder le symbolique. Pour que le langage humanise un phénomène, il faut ériger ce monument dans la langue, que Cl. Lévi-Strauss, il y a très longtemps déjà, a aperçu. Selon lui, le schizophrène a accès au « symbolisme », oedipien par exemple, mais la schizophrénie réside dans le fait qu'il s'agit d'un mythe privé et donc pas vraiment d'un mythe, car la fonction de ce dernier est d'instituer le langage humain en son sens profond, de faire « communauté » dans la collectivité humaine concernée, d'être partagé par tous²⁸.

- Réel. Lorsque j'interroge quelques proches sur l'exil, on me répond « réfugiés politiques », « clandestins », « sans papiers »... mais ces dénominations constituent déjà une ébauche de statut, un minimum d'inscription, d'existence juridique. Il y a tous les autres, ceux qui n'ont pas de nom parce qu'ils ne sont même pas nommés. Parler du *réel* est rapide, si pas facile, car dans le sens auquel ce terme réfère dans la théorie lacanienne c'est "l'impossible à dire". Inutile d'essayer donc de l'imaginer ou de le symboliser... on peut toutefois entrevoir son importance devenue monstrueuse dans les rencontres interculturelles pour lesquelles manquent les mots, entraînant les violences sans paroles qui sont devenues quotidiennes et qui prennent l'allure de la *paranoïa* dont on a pu dire qu'elle pouvait être déclenchée expérimentalement.

Le lien qui tisse un fil entre les éléments apportés ici à la démonstration par cette clinique qu'est la littérature pourrait se présenter de la façon suivante. Dans le domaine de l'*homogène*, hantise de Victor Segalen, il n'y a pas d'espace, pas de durée qui s'étirerait entre les termes pour les séparer. Le sujet est confronté à la masse de l'indiscernable, au fantasme de l'indivision incestuelle, de l'identique aveugle à soi-même donc impensable et innommable. Par sa rencontre de la *diversité*, dont le mystérieux est une variante, l'amateur d'exotisme trouve un lieu structuré, un espace de jeu prévu et soigneusement préparé par lui qui permet de penser le *divers* et le *même* sereinement. L'altérité se déploie sur un terrain préparé pour l'accueillir sans trop de risque d'être confronté à l'ultime étrangeté, celle qui

28. Cl. Lévi-Strauss s'exprime ainsi : « Il est de la nature de la société qu'elle s'exprime symboliquement dans ses coutumes et dans ses institutions ; au contraire, les conduites individuelles normales *ne sont jamais symboliques par elles-mêmes* : elles sont les éléments à partir desquels un système symbolique, qui ne peut être que collectif, se construit. Ce sont seulement les conduites anormales qui, parce que désocialisées et en quelque sorte abandonnées à elles-mêmes, réalisent, sur le plan individuel, l'illusion d'un symbolisme autonome. » Introduction à l'oeuvre de Marcel Mauss, in M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*, PUF, 1950, pp. XVI-XVII.

inquiète. Le premier véritable étranger prend les apparences de l'*incongru*, par principe impensable et radicalement autre. Il n'est toutefois pas hors structure car l'*incongru* suppose en fait son opposé dans ce que l'on pourrait nommer la « congruité ». C'est Michel Foucault qui, avec la poésie de son écriture, fait miroiter les modalités du refoulement de la pensée occidentale à partir du non sens d'une classification chinoise imaginaire. Cette fiction est-elle vraisemblable ? C'est précisément ce que montre le fonctionnement de certaines aphasies. L'*incongru* demeure dans le droit fil du sens, mais il lui est antipodique et donc il reste centré même si c'est d'une manière divergente. L'*incongru* n'est pas aléatoire, il est opposé à l'homogène. Le *chaos*, quant à lui, d'où surgit l'éclatement du sujet moderne n'a pas de répétition prévisible, car il n'a aucune répétition ; il est fragmentation erratique ; il ne possède qu'un seul fil rouge : l'angoisse qu'il suscite. Le chaos est un non-lieu qui contient des non-événements. Ce n'est pas un discours, puisque totalement aléatoire, ou plutôt non structuré, et ne peut à ce titre permettre à aucun sujet de se dire. Il n'a pas de mots, pas de négation, donc pas d'affirmation, pas d'opposition ou d'alternance. Il est plus primitif encore que tout cela, en-deçà du minimum symbolique (la négation)... ou presque... parce que non dénué de cette forme sournoise de la réflexivité qu'est en son fond la notion de souffrance elle-même.

Nous aborderons par la suite l'articulation de la situation du sujet moderne en référence à la théorie psychanalytique : Que devient le sujet de l'exil ainsi débordé ? Qui peut le « soigner » de cette maladie et au nom de quoi, de quel principe ? Une « ethnopsychanalyse » est-elle légitime ? L'essentiel de la difficulté est la solitude radicale et inexorable de l'étranger, non pas solitude pathétique, mais solitude de structure parce que cet étranger a coupé la source maternelle des mots. Les particularités de l'exercice de la cure dans une langue étrangère à la langue maternelle de l'analysant ou l'intervention auprès d'immigrés dont on ignore la langue et la culture sont à explorer et théoriser. Il demeure pour l'étranger une solitude de structure où le lieu vide de l'adresse n'est pas bordé : il est vide, autrement. L'intervention propre à une approche psychanalytique introduit la reconnaissance et du coup pose l'existence d'un lieu où peut être posée une équivalence de signifiants dans l'entre-deux des langues, elle pose un espace par le cadre de la séance dans laquelle la parole du sujet, d'être supposée, peut advenir.